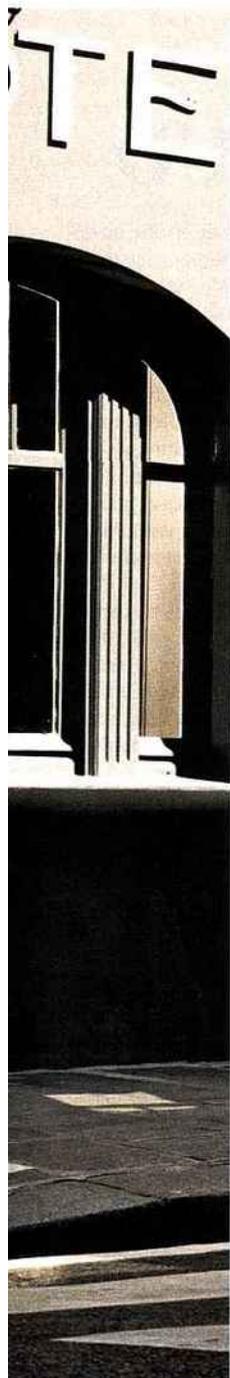




Entre récit familial  
et méditation sur  
le temps, Paul  
Harding poursuit  
avec *Enon* une  
œuvre hautement  
spirituelle.

# IL ÉTAIT TROIS FOIS L'AMÉRIQUE



Par Nathalie Crom  
Photos Jérôme Bonnet pour Télérama

**Tous les deux ans depuis 2002, la ville de Vincennes accueille le festival America consacré aux « littératures et cultures d'Amérique du Nord ». Du grand Richard Ford au jeune virtuose Justin Torres (*Vie animale*, éd. de l'Olivier, 2013), de Margaret Atwood à Rick Bass et Tim Gautreaux, ils seront cette année une soixantaine pour débattre, notamment avec des écrivains français, sur le thème « France-Amérique, une relation ancienne... un lien vivant ».**

**De ce lien particulier, l'intérêt jamais démenti des lecteurs français pour la littérature d'outre-Atlantique est l'une des manifestations les plus tangibles. Parmi les romans traduits en France, ceux qui nous viennent des Etats-Unis se taillent encore et toujours la part du lion. L'impérialisme culturel américain n'est pas seul en cause : la littérature made in USA, tout spécialement le roman, n'en finit pas de surprendre et de séduire par son énergie, sa confiance en soi, sa diversité extrême, sa capacité à passionner et à émouvoir. En voici la preuve par trois - trois romanciers, Paul Harding, Claire Messud et Philipp Meyer, qui seront présents à America et dont les ouvrages constituent le meilleur de la fiction américaine d'aujourd'hui.**

« Je suis imprégné depuis l'enfance par la lumière de la Nouvelle-Angleterre »

## PAUL HARDING

— « Il y a deux mauvaises façons de réagir à l'obtention du prix Pulitzer. La première consiste à se dire : je ne le mérite pas. Et la seconde à penser : je le mérite... » Paul Harding sait de quoi il parle : en 2010, la prestigieuse récompense lui est littéralement tombée du ciel, par surprise. Son premier roman, *Les Foudroyés* (*Tinkers*), un superbe conte pastoral et poétique, paru dix-huit mois plus tôt chez un petit éditeur indépendant et imprimé à quelques centaines d'exemplaires, s'est ainsi vu propulsé sur le devant de la scène médiatique. Transformant son auteur, un quadragénaire jusque-là inconnu, si ce n'est de quelques amateurs de rock - au début des années 1990, il a été batteur dans un groupe de Boston baptisé Cold Water Flat -, en célébrité instantanée et objet de curiosité, fatalement guetté au tournant. Y aurait-il une suite aux *Foudroyés*? Ou le conte de fées dont Paul Harding était le héros allait-il s'arrêter là ?

A l'origine de ce roman, il y avait une nouvelle, écrite en 1997. « Je l'ai reprise trois ans plus tard, et, en 2004, c'était devenu un roman, refusé par tous les éditeurs auxquels je l'ai adressé. Ce qui n'a pas été un mal, car les quatre années durant lesquelles j'ai gardé le manuscrit dans mon tiroir m'ont permis de m'interroger sur la raison pour laquelle j'écrivais. Pour être publié? Pour être connu? J'ai fini par accepter l'idée d'être un écrivain qui ne serait jamais publié. Et j'ai continué à écrire, malgré tout. Le fait de ne pas avoir d'éditeur est assez libérateur : cela permet d'écrire pour soi, le livre qu'on a vraiment envie d'écrire, sans se demander ce que les autres attendent de vous. » Après *Les Foudroyés* et le Pulitzer, est donc paru, chez Random House, cette fois, *Enon*, le récit à la première personne d'un homme dont la fille unique, âgée de 13 ans, décède accidentellement, et qui, à ce drame, tente de survivre.

*Enon*, c'est le nom originel dont, au XVII<sup>e</sup> siècle, les colons puritains baptisèrent la future Wenham, la ville du Massachusetts où Paul Harding (né en 1967) a grandi, attentif aux souvenirs que lui racontaient ses grands-parents, une légende familiale fermement ancrée en Nouvelle-Angleterre et dont il a nourri *Les Foudroyés*. *Enon*, pour

### À LIRE

**Enon**, de Paul Harding, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Demarty, éd. Le Cherche midi, 290 p., 17,90€.

Paul Harding, c'est un peu ce que le comté de Yoknapatawpha représentait pour Faulkner : une projection du réel, un territoire tout ensemble fictif et familier, où laisser se déployer son imaginaire. « Je suis un provincial, au bon sens du terme. Ce paysage de Nouvelle-Angleterre où se passent mes romans, sa lumière, son atmosphère..., de tout cela je suis imprégné depuis l'enfance. Je ne serais pas le même écrivain si j'avais grandi dans un autre paysage. » Il ne serait pas non plus le même écrivain s'il n'avait assidûment fréquenté la pensée d'Emerson, les récits de Hawthorne et de Melville, la poésie d'Emily Dickinson – toutes personnalités fortes de la tradition transcendantaliste du XIX<sup>e</sup> siècle que Paul Harding revendique aujourd'hui comme « des oncles ». Des mânes qui veillent discrètement sur lui et inspirent la dimension hautement spirituelle de ses fictions : « J'ai beau être abonné au New York Times, me considérer comme un citoyen informé et un esprit progressiste, je suis rigoureusement incapable d'écrire un grand roman sociologique à la Tom Wolfe. Ce qui résonne en moi, lorsque j'écris, ce sont des interrogations métaphysiques et existentielles sur le rapport de l'individu au temps, sa place dans l'Univers. C'est ainsi. » ●

« Il reste énormément d'histoires à écrire sur l'expérience féminine »

## CLAIRE MESSUD

### À LIRE

**La Femme d'en haut**, de Claire Messud, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par France Camus-Pichon, éd. Gallimard, coll. Du monde entier, 376 p., 21,50 €.

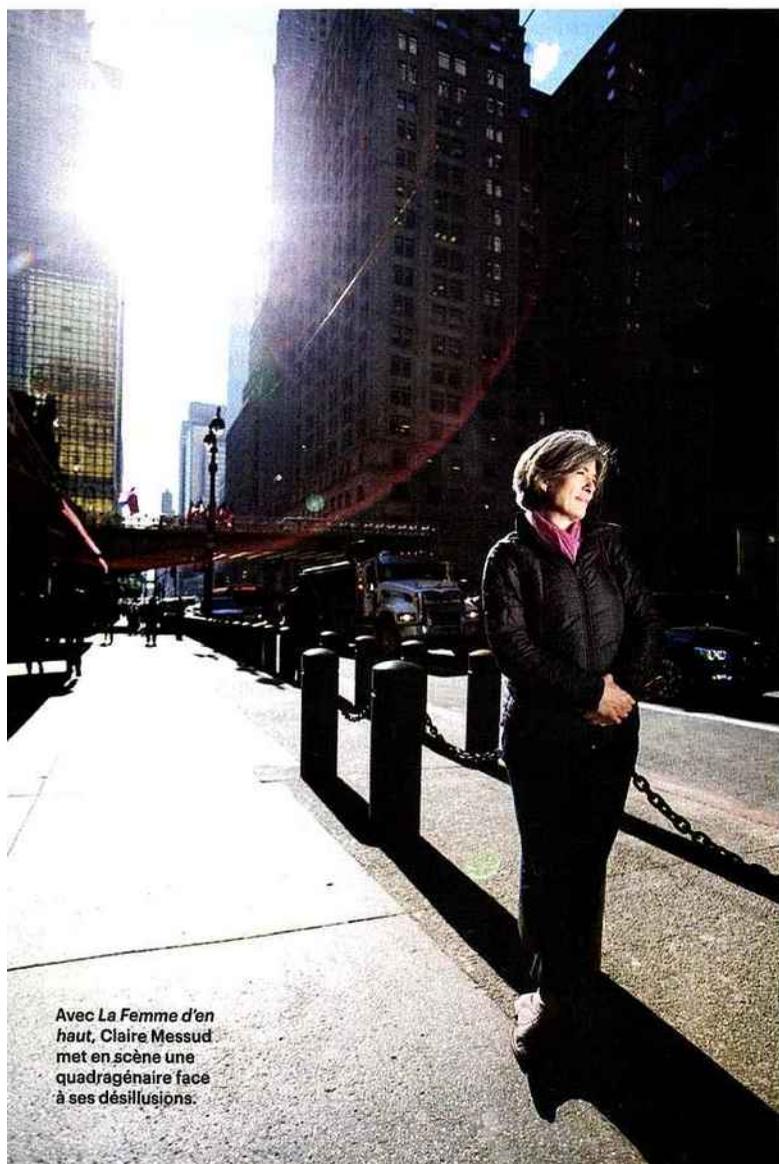
— Née d'un père français – qui, à l'âge de 20 ans, au début des années 1950, avait quitté l'Algérie pour les Etats-Unis – et d'une mère canadienne, Claire Messud a dans sa poche trois passeports : américain, canadien et français. Qu'on n'aille pas en déduire que l'identité est pour elle un tracas, ou même une complication : elle se sent très simplement « tout à fait américaine », dit-elle dans un français légèrement teinté d'accent, attablée ce matin de juillet sur une terrasse de café ensoleillée, non loin de Toulon, où elle passe une partie de l'été. Ajoutant : « Aux Etats-Unis, il y a beaucoup de gens comme moi, surtout là où j'habite, près de New York. C'est un coin du pays très cosmopolite et traditionnellement tourné vers l'Europe – même s'il l'est moins aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quelques décennies. »

Bien malin qui pourrait résumer en un thème récurrent l'œuvre romanesque de Claire Messud (née en 1966), dont l'itinéraire artistique, depuis la parution de son premier livre, en 1995, est placé sous le signe du renouvellement permanent. Ainsi, dans *La Vie après* (*The Last Life*, 1999), elle revisitait l'histoire de sa famille paternelle et le moment historique de la décolonisation.

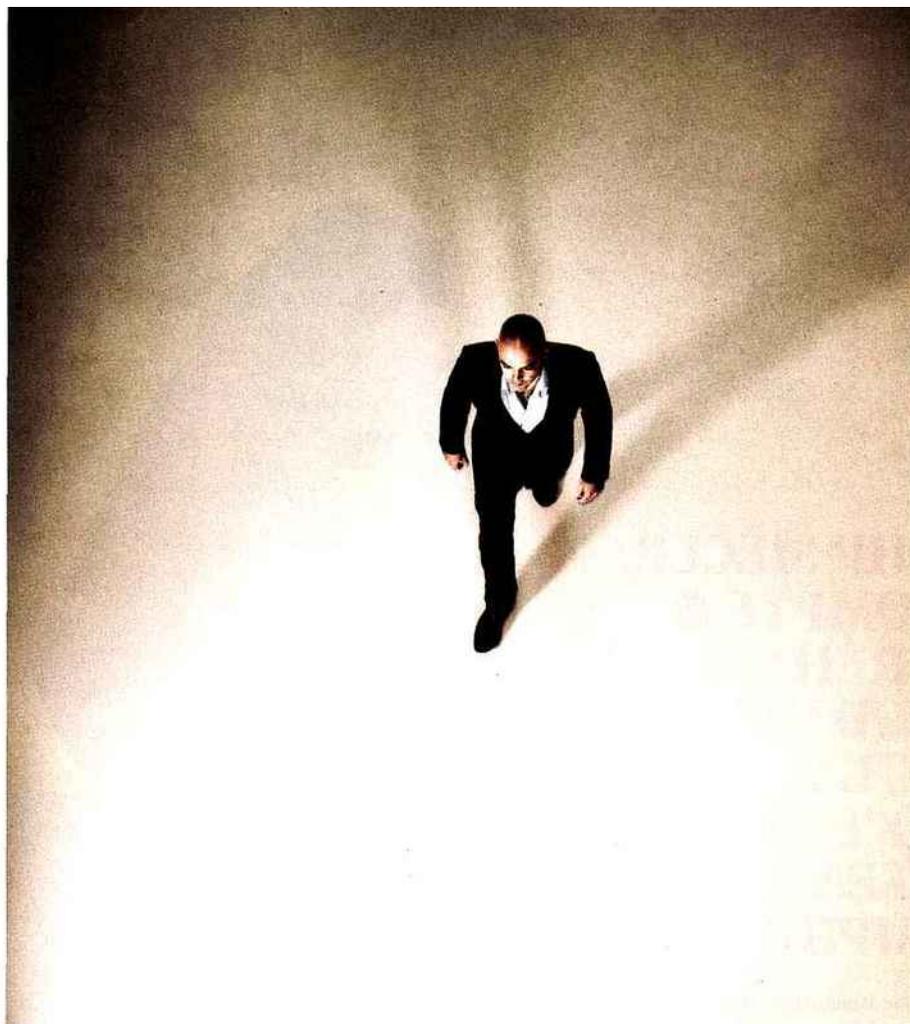
Et sept ans plus tard, avec *Les Enfants de l'empereur* (*The Emperor's Children*), écrit au lendemain du 11 Septembre, elle traçait un portrait subtil et très incarné de la société américaine de la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle, au seuil du désastre. Son dernier livre en date, *La Femme d'en haut* (*The Woman upstairs*, 2013), met en scène une femme d'aujourd'hui, une quadragénaire célibataire à l'existence rangée, qui réalise un beau jour l'inaccomplissement de ses aspirations profondes et en est ébranlée.

« Il y a eu tant d'écrivains hommes, et tellement peu de femmes, depuis la naissance du genre romanesque, qu'il reste énormément d'histoires à écrire, de choses à dire, sur l'expérience féminine », explique Claire Messud. L'excès d'humilité des femmes, insidieusement éduquées à ravalier leurs désirs, à demeurer invisibles – tel le personnage du roman de Ralph Ellison, *Invisible Man* – est de ces non-dits qu'il plaît ici à la romancière d'explorer, avec énormément de finesse et une lucidité proche parfois de la cruauté. Elle se désole de la réaction de « certains lecteurs, et surtout des lectrices, qui ont critiqué le roman en me reprochant d'avoir fait de mon héroïne, Nora, un personnage de perdante, quelqu'un qui fait les mauvais choix, et en arguant que ce n'est pas servir la cause des femmes que de dresser un tel portrait »...

De fait, Claire Messud ne milite pour rien, ne sert nulle cause : « J'aime les idées, les débats intellectuels ou politiques, mais lorsque j'écris, les personnages m'intéressent avant tout. » Et de répéter ces mots de Tchekhov, à qui l'on reprochait l'absence de morale dans sa nouvelle *Les Voleurs* : « Vous voudriez que, quand je mets en scène des voleurs de chevaux, je dise : voler des chevaux est mal. Mais voyons, c'est connu depuis longtemps [...]. La seule chose qui m'incombe est de les montrer tels qu'ils sont. » ●



Avec *La Femme d'en haut*, Claire Messud met en scène une quadragénaire face à ses désillusions.



Dans *Le Fils*, Philipp Meyer questionne les mythes fondateurs de son pays.

de feinte humilité. Sur *Le Fils*, il a travaillé avec acharnement, durant cinq longues années, et ce n'est que lorsqu'il a jugé le manuscrit abouti, car parvenu, dit-il, « le plus près possible de ce que je voulais qu'il soit », qu'il s'est enfin décidé à le rendre à son éditeur impatient. « Il existe deux sortes d'écrivains, explique Philipp Meyer. Ceux qui sont soucieux d'être le plus juste possible, d'un point de vue psychologique, dans leur description de la nature humaine. Et il y a les autres, dont malheureusement je fais partie, qui ne peuvent pas écrire s'ils ne sont pas certains de la véracité du moindre détail. De l'histoire que je raconte, je dois tout savoir et tout doit être vrai. Dans le roman, je garde peut-être un pour cent de tout ce que je sais. »

Pour construire *Le Fils*, apprendre tout ce qu'il était possible d'engranger sur les origines de l'Etat du Texas, la colonisation et le tracé de la frontière entre Etats-Unis et Mexique, il a lu des centaines d'ouvrages, rencontré des spécialistes, écrit plus de trois mille feuillets, inventé puis abandonné des personnages... Natif de New York, grandi à Baltimore, Meyer semble loin ici de ses propres origines : « Il m'est plus facile de n'avoir pas d'implication directe avec mon sujet. Je n'ai pas confiance en mes émotions, en ma mémoire. » Au-delà du cas texan, c'est néanmoins, évidemment, son pays qu'il scrute et interroge : « L'histoire des

Etats-Unis est certes violente, jalonnée de massacres, mais elle n'est pas plus sanglante au fond que celle de l'Europe. En travaillant sur ce roman, j'ai saisi que la différence fondamentale, c'est que les Européens s'interrogent sur cette violence historique et sont mal à l'aise avec elle, alors qu'aux Etats-Unis nous la célébrons, nous en sommes fiers, nous en faisons une mythologie fondatrice. Dans ce pays, la violence et l'usage de la force sont considérées comme des valeurs positives. Si je voulais exposer cette idée sous forme journalistique ou dans un essai, personne ne voudrait m'écouter. La littérature a sa capacité propre à porter ce genre de message, de façon organique, et à ouvrir l'esprit des gens. » ●

Les débats de *Télérama* à Vincennes : « L'Amérique de Richard Ford », animé par Nathalie Crom, le 11 septembre à 21 h (Cœur de ville, auditorium Jean-Pierre Miquel/Ernest Hemingway) ; « L'Histoire est un roman », avec J. Fergus, T. Gautreaux, D.R. Pollock et R. Rash, animé par Christine Ferniot, le 13 septembre à 18 h (Centre culturel Georges-Pompidou).

« Aux Etats-Unis, la violence est considérée comme une valeur positive »

## PHILIPP MEYER

— Cela fait un an et demi qu'il ne fait rien, rien d'autre qu'assurer, aux quatre coins du monde, la promotion de ses deux livres – et ce jour de juin, à Paris, il avoue qu'il est un peu las de ce « job à plein temps » qui le tient loin de ce qui lui importe : travailler à un autre ouvrage. Lors de la parution de son premier roman, *Un arrière-goût de rouille* (*American Rust*), en 2009, c'est pêle-mêle à Faulkner, à Hemingway et à Cormac McCarthy que l'a comparé la critique américaine. L'enthousiasme de l'accueil fait l'an dernier à son ambitieux et puissant deuxième roman, *Le Fils* (*The Son*) – qui, du mitan du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, embrasse plus d'un siècle de l'histoire des Etats-Unis à travers la destinée de trois générations d'une famille texane –, n'a rien eu à envier au précédent.

Philipp Meyer, 40 ans, passionné par les enjeux formels, fondu de Faulkner et de Joyce – même si, « pendant très longtemps, dit-il, j'ai lu Hemingway et Stephen King sans faire la différence. Je n'entrais pas dans les modernes, je ne les comprenais pas » –, accueille les compliments sans plus de morgue que

### À LIRE



**Le Fils**, de Philipp Meyer, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sarah Gurcel, éd. Albin Michel, 688 p., 23,49€.